

1939-43 (juin-juillet)

Victor et Hella TULMAN

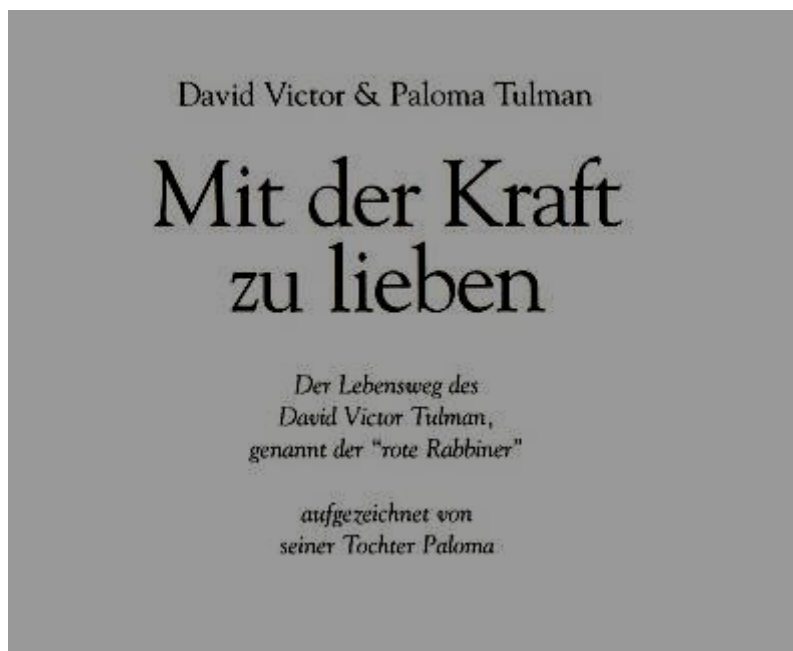
***Victor, interné à trois reprises au camp de Gurs,
Hella, internée volontaire***

Texte publiés dans **Gurs, souvenez-vous**, bulletin de l'Amicale du camp de Gurs, n° 128 (septembre 2012), p. 8 à 15.

Victor Tulman, rabbin, fut enfermé pendant plusieurs années au camp. Il y entre en avril 1939, comme ancien volontaire des Brigades internationales, ce qui explique son surnom de "rabbin rouge", et y demeure interné jusqu'en 1943, date à laquelle il rejoint les maquis FFI.

[Voir l'ensemble du dossier concernant Victor et Hella Tulman dans la partie « période juive (1940-1944) » des témoignages.]

Extraits de l'ouvrage **Mit der Kraft zu lieben**, de Victor Tulman et sa fille Paloma. (Lindemans Bibliothek, Karlsruhe, 2000, 424 p. Traduction de Claude Laharie).



« Gurs [p. 331]

Maintenant, nous devons tous être transférés dans un bon camp, « pour quelques mois seulement ». C'est bien ce qui arriva, dans des wagons fermés, sous surveillance militaire. On alla vers Oloron, aux pieds des Basses-Pyrénées, et de là, en camion (et en chantant), vers Gurs. Lorsque nous aperçûmes un millier de baraques cernées par une double rangée de

barbelés et une large route centrale, longue d'environ deux kilomètres, il nous apparut que nous n'étions pas là « pour quelques mois ».

Il y avait à l'intérieur une quinzaine d'îlots bien fermés, un hôpital central, un bureau de poste (avec censure naturellement), un parloir pour les discussions sous surveillance policière et un poste de commandement. Nous étions répartis par nationalités et par générations, ce qui séparait les familles espagnoles, et le tout sous bonne garde. Les chefs d'îlots, les médecins et les responsables des baraques de la culture étaient des internés. Le commandement du camp recruta parmi les Espagnols un groupe de travail chargé de l'entretien des installations du camp. Le nettoyage des latrines était effectué grâce à une petite voie ferrée qui trottinait tout autour du camp, ramenant les tonneaux vides pour les placer à nouveau sous les trous des tinettes. Cette voie ferrée nous servit bientôt de système secret de liaison, entre les îlots, et devint un moyen d'échanges non-officiels avec la population environnante, qui s'enrichissait à travers nous.

Alors furent fondés des chœurs, des groupes de théâtre, des écoles populaires pour les enfants espagnols. A partir des os, furent sculptés des pièces de jeu d'échec, des avions, des bateaux et des statuettes, de véritables petites œuvres d'art ! Cela soutenait notre moral.

Le 14 juillet, jour de la fête nationale des Français, nous reçûmes l'autorisation d'organiser une grande fête sur la prairie, entre la clôture extérieure et la clôture intérieure de barbelés. Nous invitâmes évidemment le commandant du camp, ainsi que les hôtes de la préfecture de Pau. Le programme essentiellement classique, de coloration un peu rougeâtre, plut beaucoup. Nous fûmes, après cela, regardés avec des yeux plus humains et nous comprîmes pourquoi : le commandant et les services de garde s'étaient ennuyés ferme !

De nombreux artistes commencèrent à fabriquer, entre les baraques, à partir de l'argile prélevée dans le sol, de grandes statues de leurs héros de gauche : Marx, Engels, Thälmann, Lénine, Staline, Vorochilov, Dimitrov, Thorez, ainsi que Robespierre et Saint-Just, ainsi que le combattant de notre compagnie juive, avec la Dernière grenade. Les autorités françaises vinrent et admirèrent, étonnées, parfois subjuguées par de telles œuvres, fabriquées avec un matériel aussi primitif. Mais, avec les premières grosses pluies de l'hiver, ces œuvres d'art furent déchiquetées et, pendant l'hiver tout entier, une boue épaisse régna sur Gurs.

Alors, commença un nouveau chapitre. Des provocations nombreuses et répétées isolèrent les Espagnols de nous, les Internationaux, pour qu'ils s'engagent dans la Légion étrangère. On cherchait à les démoraliser et petit à petit, ils se hasardèrent moins à rester avec nous. Je proposai aux responsables des volontaires des Brigades internationales d'organiser un grand service divin, à l'occasion des principaux jours de fête juifs. Ils se moquèrent gentiment de moi. Mais le commandant ne put pas l'interdire et trouva même, sans doute, que l'idée était bonne, d'autant que cela plus permettait de montrer son humanité.

Et en effet, on put alors entendre [chanter] des milliers de nos hommes de gauche. Et la direction du camp fut très étonnée de mes comparaisons entre Moïse et le communisme, qui intervenaient entre les cantiques de synagogues. Tout cela lui apparaissait, dans son étroitesse d'esprit, totalement étranger. Je pensai alors à mon père et j'étais heureux.

Alors se produisit ce que j'avais déjà observé depuis longtemps en Espagne : les idées d'Hitler et sa machine de guerre se répandirent sur l'Europe et, désormais, même la France était menacée ! [Les autorités] voulaient maintenant nous forcer à nous engager dans la Légion étrangère. Au départ, nous étions des emprisonnés, en France ; devons-nous maintenant nous en défendre ? Non !

Mais on comprit bientôt que nous n'étions pas des mercenaires. Nous chantâmes la Marseillaise, devant le réseau de barbelés, et la population environnante, au loin, nous acclama. Les gardiens reçurent alors l'ordre de se mettre en position de tir ! Nous chantâmes

alors d'autres chansons, en riant, jusqu'à ce que les gardiens, eux aussi, commencent à en rire...

Mais la Garde mobile fut bientôt appelée. Elle nous repoussa avec la crosse des fusils. Tout cela au pays de Liberté, égalité fraternité !

Hiver 1939-40

Cet hiver fut rude, avec un froid de moins 18 degrés. Nous devions nous rassembler plusieurs heures durant, pour l'appel. On voulait absolument nous forcer à rejoindre la Légion ! On ne nous posait plus la question, on nous l'ordonnait.

En mai [1940], 8000 femmes allemandes arrivèrent de France. [Elles furent internées] dans les baraques restées libres. Pour la plupart, il s'agissait de réfugiées politiques ou raciales. Bien sûr, tout contact avec nous leur était strictement interdit, mais le courrier des latrines fonctionnait librement !

Parmi ces femmes internées, se trouvait une juive strictement orthodoxe, nommée Karlebach. Elle était à l'article de la mort et demandait à recevoir un service religieux. Le commandant rechercha un rabbin à Bordeaux et à Bayonne, mais n'en trouva pas. Je fus alors contacté. Bordeaux et Bayonne donnèrent leur agrément par téléphone. Avec beaucoup de courage, je demandai la liberté de circulation pour les membres de la famille qui voulaient assister à l'inhumation et ce fut accordé !

Cette autorisation de circulation à l'intérieur du camp fut plus tard accordée à l'occasion des nombreux décès. Cela permit à des familles déchirées d'avoir quelques instants de retrouvailles. Des rencontres poignantes.

Le camp voyait en moi désormais un mélange étrange de volontaire des Brigades internationales, « Figaro ! Figaro ! », et de « Votre Honneur, Monsieur le rabbin ».

(...) Le vieux maréchal Pétain reçut le pouvoir et livra Paris, d'où fuyaient de nombreux Français, vers le sud de la France. Les Allemands avançaient de façon irrésistible. Quand ils furent à 20 km de Gurs, il ordonna : « envoyez les dernier brigadistes vers l'Afrique ! »

En toute hâte, nous fûmes conduits en gare d'Oloron. Là, un des officiers qui avait participé au culte divin prit mon bras et me conduisit dans la rue : « Monsieur le rabbin, disparaissez ! Vite ! »

Mais le matin suivant, un soldat de la Garde mobile me reconnut. « Figaro ! » cria-t-il, et il me réexpédia dans le camp. Mais au moins, le transport vers la Légion étrangère m'avait été épargné. Et je crois que le commandant du camp m'inscrivit alors sur le registre comme fugitif sans ressources, car les Allemands se rapprochaient du camp ! Naturellement, chaque juif était en danger, un rabbin l'était doublement, et plus encore un communiste, ce qui constituait un triple péril. Sans compter, en outre, un combattant des Brigades internationales.

Au camp, fut rapidement aménagé un îlot de femmes, l'îlot L, pour les Allemandes aryennes. Celles-ci se présentaient de manière éhontée, en faisant le salut hitlérien, et se jetaient au cou des commissions allemandes qui entraient. Parmi elles, des intellectuelles, des artistes et des femmes qui avaient gagné leur pain en France, pendant de longues années. Ces femmes me dégoûtaient !

Le jour de la capitulation de la France, le commandant du camp me fit appeler, ainsi que mon ami italien, le ténor Tofoni. Nous, internés en danger, nous avons la possibilité d'obtenir quelques permissions de courte durée, si nous avons des parents en France qui pouvaient nous recevoir. Un geste que nous portons hautement à son crédit !

Tofoni et moi, nous quittâmes le camp avec la même attestation (malgré l'absence de parenté), et nous nous plongeâmes dans le flot des réfugiés français. Tofoni voulait combattre en Italie contre Mussolini et moi, je voulais rejoindre de Gaulle en Angleterre.

Dieu en décida autrement. Cette fois ce fut un gardien qui cria :

- « Mais, c'est le rabbin des Brigades internationales !

- oui, oui. »

Et je fus à nouveau expédié à Gurs. »



Victor Tulman à Gurs en 1942